

241.31
PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Série Littérature n° 11

Colette FLEURET

ROUSSEAU ET MONTAIGNE

Publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique

LIBRAIRIE A. - G. NIZET
PARIS
1980



PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE LA SOCIÉTÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

80

Colonne FLEURET

(314

ROUSSEAU

ET MONTAIGNE

ROUSSEAU

ET

MONTAIGNE

477

° Z
1230
(41)

LIBRAIRIE A. G. NIXET

PARIS 7^e - 108

1878

ROUSSEAU
ET
MONTAIGNE

PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Série Littérature n° 11

Colette FLEURET

ROUSSEAU ET MONTAIGNE

Publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique



LIBRAIRIE A. - G. NIZET
PARIS

1980

PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
DL-15-12-1980-36318

Colette FLEURET

ROUSSEAU
ET MONTAIGNE

Publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique



LIBRAIRIE A.-G. NIZET

Copyright 1980 Librairie A.G. Nizet
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

A MA FILLE

Revue de la littérature française et de la littérature étrangère
par Charles-Louis Clément

Publiée par la Librairie de la Revue de la littérature française et de la littérature étrangère
Paris, 1881

DL-15-12-1980-36318

LIBRARY

ROUSSEAU

ET MONTAIGNE

A MA FILLE

Éditions de la Librairie A.G. Nvel
1980



LIBRAIRIE A.G. NVEL

Copyright 1980 Librairie A.G. Nvel

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.



ARRIVÉE DE J.-J. ROUSSEAU AUX CHAMPS ELISEES

Dedice aux



Bonnes Mœurs.

Rousseau présenté par Montaigne à son arrivée
aux Champs-Elysées.

(Dessin de Moreau Le Jeune, gravé par Adrien Macret diffusé en 1782)
Photo Bibliothèque Nationale



Portrait of the family of the late Mr. J. J. ...
at the residence of the late Mr. J. J. ...
at the residence of the late Mr. J. J. ...

AVANT-PROPOS

Ce petit livre, issu d'une thèse de Doctorat d'Université soutenue en 1976, ne prétend pas apporter sur les deux grands auteurs dont il traite des lumières inédites, non plus qu'illustrer quelque nouvelle méthode de critique littéraire. Son ambition serait plus modestement pédagogique : en retraçant le plus exactement possible les chemins qui relient Rousseau et Montaigne, en cherchant à établir de l'un à l'autre une sorte de filiation, j'ai cru vérifier que l'histoire littéraire, comme l'histoire tout court, avait un sens, qu'il appartenait à chaque génération de prolonger à sa manière. J'aimerais faire que quelques uns de mes lecteurs, et notamment les étudiants en littérature française classique, se trouvent plus à même de suivre ce sens, en se procurant par la double écoute de Montaigne et de Rousseau le plaisir irremplaçable de penser plus juste.

Je veux maintenant exprimer ma reconnaissance pour tous ceux qui m'ont aidée à écrire et publier ce livre, et avant tous pour M. René Pomeau, mon directeur de thèse, dont les conseils suggestifs, les critiques fécondes, le soutien chaleureux et patient, m'ont permis de venir à bout de mon travail. Les remarques et corrections des autres membres de mon jury, MM. Robert Mauzi et Verdun-Léon Saulnier, m'ont également été précieuses. Et lorsque j'ai entrepris la tâche non moins ardue de publier mon ouvrage, j'ai rencontré la bienveillance et l'appui décisifs de MM. Pierre-Georges Castex et Jean Mesnard : qu'ils en soient ici vivement remerciés.

Je dois aussi remercier M. Maurice Vaysse, secrétaire des publications de la Sorbonne, et M. Pierre Michel, président de la Société des Amis de Montaigne, pour m'avoir encouragée et aidée de multiples façons.

Je souhaite ne décevoir personne.

« Les hommes qui (...) devancent leur siècle (...) sont à peine aperçus de leurs contemporains (...). Montaigne en est un exemple. Ce qu'il a pensé et écrit, il y a plus de deux cents ans, n'a été entendu et senti que dans le dix-huitième siècle.

De tous les grands principes de politique et de morale qu'il importe le plus de prendre pour règle et pour guides dans le gouvernement des Etats, et dans la conduite de la vie, il en est très peu qu'on ne trouve dans Montaigne (...). Les philosophes qui depuis lui ont traité ces matières (...) n'ont pas été au delà du terme où il s'est arrêté : il ne leur a laissé que la gloire de le suivre »¹.

(1) Extraits de l'*Avertissement*, partiellement rédigé en 1793, que Nalgeon avait joint à son édition des *Essais* de 1802. Devant le scandale, il dut le retirer, et il n'en reste que de rares exemplaires (pages XXX, et XXXVIII, XXXIX).

« Les hommes de (...) devaient leur siècle (...) sans
à peine aperçus de leurs contemporains (...). Montaigne
en est un exemple. Ce qu'il a pensé et écrit, il y a plus
de deux cents ans, n'a été entendu et senti que dans le
dix-huitième siècle.
De tous les grands principes de politique et de morale
qu'il importe le plus de prendre pour règle et pour
guide dans le gouvernement des États, et dans la
conduite de la vie, il en est très peu qu'on ne trouve
dans Montaigne (...). Les philosophes qui depuis lui ont
traité ces matières (...) n'ont pas été au delà du terrain
où il s'est arrêté : il ne leur a laissé que la gloire de le
suivre ».

INTRODUCTION

Dans le parc d'Ermenonville le marquis de Girardin, dernier hôte de Rousseau, a fait bâtir un temple de la Philosophie. « C'est une moitié de temple découvert », écrit Bachaumont², « construit sur le sommet d'une montagne avec six colonnes de son péristyle. Dans l'intérieur on lit cette inscription latine : *TEMPLUM inchoatum Philosophiae nondum perfectae, MICHAELI MONTAGNE qui omnia dixit, dedicatum, sacrum esto*. Sur chacune des six colonnes : *NEWTON, lucem, DESCARTES, nihil in rebus inane, G. PENN, humanitatem, MONTESQUIEU, justitiam, J.-J. ROUSSEAU, naturam, VOLTAIRE, ridiculum*. Au milieu est une colonne brisée avec ces mots : *QUIS HOC PERFICIET ? Au-dessus de la porte, on trouve cette devise : RERUM COGNOSCERE CAUSAS* ».

Traduction : « Qu'à la Philosophie encore inachevée soit consacré ce temple commencé, dédié à Michel Montaigne, qui a tout dit.

— Newton a dit la lumière - Descartes la matière sans vide - Penn l'humanité - Montesquieu la justice - Rousseau la nature - Voltaire le ridicule.

— Qui achèvera ceci ?

— Connaître les causes des choses ».

Ce temple, encore visible aujourd'hui, est symbolique du rôle dévolu à Montaigne par la philosophie des lumières : celui d'inventeur, de précurseur qui n'a laissé aux autres que le soin d'exploiter ses richesses et de continuer l'œuvre commencée. Comme l'écrit à la même époque la *Correspondance littéraire* : « C'est Montaigne qui forma les Rousseau, les Hume, les Shaftesbury, les Bolingbroke, les Helvétius, les Diderot. Quelque différente route que chacun ait suivie, tous sont venus puiser dans cette source féconde de sagesse et de lumière »³.

Cette unanimité dans la reconnaissance n'est pas fortuite : il y a une analogie certaine entre les problèmes qui se posaient

(2) Voir M. Dréano : *La Renommée de Montaigne en France au dix-huitième siècle*, p. 463.

(3) Cité par M. Dréano, *ibid.*, p. 396.

au temps de Montaigne et ceux que devait résoudre la philosophie dans la seconde moitié du 18^e siècle.

Les *Essais* sont apparus au moment où le grand espoir de la Renaissance, celui d'une humanité libre et heureuse dans un monde entièrement transparent à la connaissance, se trouvait cruellement démenti par le déchaînement des guerres de religion, et le retour en force de l'obscurantisme médiéval. Montaigne avait alors entrepris de sauver ce qui pouvait l'être, et d'aider à la naissance, sur les ruines sanglantes de l'ancien ordre féodal, d'un nouvel individu « bourgeois », modeste et judicieux, que ferait prospérer un roi ferme et tolérant.

Au 18^e siècle cet individu revendique à nouveau son droit au bonheur. Il aspire, par l'esprit encyclopédique, à posséder le monde dans sa totalité, et corrélativement lutte pour se débarrasser des séquelles anachroniques de la Contre-Réforme et promouvoir un ordre social conforme à la nature ; ainsi éliminera-t-on les incohérences et les barbaries, mettant les lois en accord avec les mœurs, et assurant la liberté de chacun. Contre les périls et les résistances, et dans l'hésitation générale des valeurs, il était utile de retourner aux sources de l'ambition humaniste, et plus précisément à celui qui l'avait défendue et préservée aux temps de calamité.

C'est pourquoi depuis 1750 environ, la réputation de Montaigne n'est plus seulement celle d'un moraliste un peu libertin, mais celle d'un véritable philosophe. On a reconnu en lui le premier champion de la lutte contre l'irrationnel, pour le bonheur de l'homme, et au moment où cette lutte entre dans une phase décisive, tous les philosophes des lumières se réclament de son patronage.

Chacun cependant retient de Montaigne ce qui lui convient et le voit sous un jour particulier.

Les philosophes Encyclopédistes, ou à tendance matérialiste⁴, voient dans l'ensemble en Montaigne le sceptique précurseur de Bayle et Fontenelle⁵, l'ancêtre de l'empirisme lockien⁶, l'apôtre de la tolérance et l'ennemi juré des imposteurs⁷.

(4) Il faudrait mettre à part Diderot, dont les rapports très étroits avec Montaigne ont été étudiés par J. Schwarz in *Diderot and Montaigne*, Droz, 1966.

(5) Ainsi d'Alembert recommandant aux rédacteurs de l'*Encyclopédie* : « La devise de Montaigne (Que sais-je ?) à la tête de presque tous les articles (...) serait ordinairement très bien placée ». (Avertissement du tome III, 1753, p. 5).

(6) Helvétius, par exemple, suppose dans *De l'Esprit* que c'est éclairé par la lecture de Montaigne que Locke a pu apercevoir dans les sens l'origine de toutes nos idées. (*De l'Esprit*, Paris 1758, tome I, p. 260 et II p. 160).

(7) Jusqu'à D'Holbach, qui cite Montaigne dans la préface du *Bon sens* pour opposer les Idées naturelles aux Idées surnaturelles : « Les uns, dit Montaigne, font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas ; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire. En un mot, quiconque daignera consulter le bon sens sur les opinions religieuses (...) s'apercevra facilement que ces opinions n'ont aucun fondement ». (*Le Bon Sens*, Londres, 1774, p. 5, Paris, 1971, p. 1).

Ils se réclament aussi de sa morale antiascétique du bonheur sur terre⁸ et de sa psychologie moniste fondée sur l'étroite couture de l'âme et du corps. Mais ce qui les intéresse est leur propre combat, dans lequel Montaigne est enrôlé comme force d'appoint. Ils se flattent d'être ses exécuteurs testamentaires, mais le dépassent largement vers des positions étrangères à son esprit, comme le matérialisme athée, le culte de la science et de la technique, la foi dans le progrès de la civilisation par le développement de l'économie, etc.

Chez Voltaire, l'image de Montaigne est plus nette et plus exacte. Voltaire éprouve pour Montaigne une grande sympathie, et il a avec lui beaucoup d'affinités aussi bien sur le plan de la sensibilité que sur celui des idées professées, en particulier religieuses et humanitaires. Cependant on ne peut dire qu'il subisse son influence, ni même qu'il soit pénétré de son esprit. Montaigne est pour lui un allié dans le combat contre l'Infâme et pour l'humanité, mais pas un modèle.

S'ils se ressemblent initialement, Voltaire a choisi au contraire de Montaigne de se donner aux autres plutôt qu'à lui-même : son extraversion, son activisme trépidant, son goût du déguisement et de la pompe tragique, sa méfiance du naturel et de l'instinctif, l'ont empêché de pénétrer intimement la personnalité de Montaigne, et d'en ressusciter l'image autrement qu'inversée : alors que la tactique de Montaigne consiste à toujours revenir à soi et se circonscrire, pour confronter le monde à sa vérité intérieure, celle de Voltaire est d'« éclater » au contraire sur le monde, et de multiplier les facettes d'une personnalité dont le fond est tenu secret. On pourrait dire que si la force de Montaigne vient du fait qu'il se dévoile, celle de Voltaire serait plutôt de se masquer. C'est bien pourtant en vue du même combat, et l'alliance de Montaigne philosophe avec Voltaire n'est pas une supercherie.

Le cas de Rousseau est beaucoup plus compliqué. Car Rousseau est un philosophe des Lumières comme les autres, et en même temps différent des autres : son combat pour le bonheur de l'humanité ne consiste pas à faire progresser la société sur la voie où s'efforce de l'entraîner l'armée Encyclopédique, mais, à la façon des prophètes, à se retirer en lui-même pour y trouver l'inspiration qui révolutionnera cette société en donnant pour la première fois à l'homme son vrai visage. C'est par ce mouvement de repli et ce souci d'authenticité que Rousseau coïncide avec Montaigne plus que personne et plus profondément ; mais ensuite il revient au monde armé

(8) Notamment l'Athée du Roi de Prusse, la Mettrie, qui fait de Montaigne le patron des voluptueux :

« Ce ne sont point tous ces aimables et voluptueux philosophes de la fabrique de Montaigne, de Saint-Evremond ou de Chaulieu qui ont porté le flambeau de la discorde dans la Patrie, ce sont ces théologiens, esprits turbulents, qui font la guerre aux hommes pour servir un Dieu de paix ».

(*Histoire naturelle de l'âme*, Oxford 1747, tome I, p. 28).

d'un système qui dépasse beaucoup la pensée de Montaigne, tout en se fondant sur des postulats sentimentaux qui seraient plutôt en-deçà de celle-ci.

D'où l'ambiguïté de l'attitude de Rousseau envers Montaigne : D'une part il l'admire, le lit, s'en pénètre, le copie, l'imite constamment. D'autre part il se sépare de lui, le renie, lui reproche d'être insincère, tiède, accommodant, « comme les autres », ou plus souvent le passe sous silence. Cependant toute son œuvre atteste qu'il n'a jamais cessé de fréquenter les *Essais* et qu'il est sans doute au 18^e siècle le lecteur le plus attentif de Montaigne.

En est-il pour autant l'héritier légitime ?

Cette question s'entend en deux sens :

— Y a-t-il une influence réelle de Montaigne sur Rousseau, reposant sur des affinités particulières, par delà les rencontres occasionnelles, dues à « l'air du temps » ?

— Rousseau a-t-il transmis fidèlement le message de Montaigne, ou l'a-t-il détourné abusivement ? Sa « lecture » des *Essais* est-elle éclairante ou déformante ? L'image de Montaigne qui transparait en filigrane de l'œuvre de Rousseau est-elle ressemblante ?

Le problème a été souvent posé et débattu, jamais résolu, peut-être est-il insoluble. « On a maintes fois rapproché ces deux moralistes, et pourtant la question est encore à reprendre » écrit B. Munteano⁹.

Nous allons donc la reprendre, et, en examinant l'œuvre de Rousseau et son évolution du double point de vue chronologique et thématique, chercher comment il a réagi ou pu réagir à Montaigne, par l'étude des citations, des reprises ou des rappels des *Essais* dans ses écrits. Puis chercher s'il est possible, à partir de là, d'établir une filiation de Montaigne à Rousseau, et la caractériser. Enfin décrire l'image de Montaigne qui se dégage de cette étude, et voir si elle en est enrichie ou précisée.

— Tout ceci bien entendu à titre d'hypothèses, et en renonçant souvent à distinguer les influences des affinités, voire des simples rencontres ; car en la matière une certitude est quasi impossible à établir. Il est certain en effet, que souvent l'influence de Montaigne sur Rousseau passe par des « relais », qui ne peuvent pas être étudiés ici ; et que d'autre part la recherche d'une continuité (que j'appellerai filiation) entre les deux auteurs sera parfois mieux servie par une étude globale de leurs personnalités ou de leur activité d'écrivains, que par des rapprochements textuels - malgré la part inévitable de subjectivité que comporte une telle démarche.

Quel sens peut avoir cette recherche ? Il serait fastidieux d'énumérer tous ceux qui, du 18^e siècle à nos jours, à commencer par Rousseau lui-même, ont opéré un rapprochement entre les

(9) *Actes du colloque Rousseau de 1962*, p. 104.

deux auteurs ; mais il peut être intéressant de voir dans quel esprit ces rapprochements ont été faits, et selon quelles visées.

Au 18^e siècle c'est surtout la personne de Rousseau qui est en cause : on se sert de sa ressemblance ou de sa différence avec Montaigne pour l'accabler ou pour le glorifier, selon qu'on lui est ami ou ennemi : Ainsi le bénédictin Dom Cajot relève-t-il aigrement en 400 pages les « plagats » de l'*Emile*, quand d'autres, tel M. de Longueville, écrivain public, louent Rousseau d'être le seul écrivain qui en imitant les *Essais* ait réussi à les égaler¹⁰. Inversement, lorsqu'on souligne leurs différences, c'est pour les porter au crédit ou au débit de Jean-Jacques.

Mais on ne peut jamais tout à fait les séparer : caractéristique à ce propos est le *Dialogue entre Montaigne, Bayle et J.-J. Rousseau* imaginé en 1781 par le voltairien Bricaire de la Dixmerie, pour accompagner l'édition de l'*Eloge de Montaigne* qu'il avait prononcé deux ans plus tôt devant la Loge des Neuf Sœurs.

Montaigne et Bayle se réunissent d'abord pour accabler de sarcasmes le pauvre Rousseau, qui par manie d'originalité veut gravir des montagnes infranchissables, écrit contre les sciences et les arts, et prétend que tous les hommes sont égaux. Mais en même temps Montaigne l'appelle « Mon cher disciple », quoi qu'il en ait, et à sa vue s'exclame : « Par le Styx ! Je l'aurais pris pour feu mon page. Il est presque entièrement couvert de ma livrée.

— BAYLE : Ne lui en dites mot ; car il prétendrait vous avoir fort peu connu.

— MONTAIGNE : On m'a dit qu'il m'avait peu cité ; mais qu'il m'avait lu beaucoup¹¹ ».

En fin de compte, en dépit des ironies et des ingratitude, leur parenté profonde éclate :

— ROUSSEAU : « Ma propre estime me suffit (...). Voilà ce que j'ai osé dire à mes contemporains. J'ai fait plus, j'ai dit aux Puissances de la terre des vérités qui durent leur paraître bien nouvelles. Faut-il vous indiquer le but principal de mes ouvrages ? Le voici : j'appris aux Grands qu'ils n'étaient que des hommes, et à l'homme qu'il était quelque chose.

— MONTAIGNE : On pourrait trouver encore cette morale dans mes Ouvrages, sauf à la chercher, comme il faut un peu la chercher dans les vôtres. Notre fort, à tous deux, ne fut pas de bien régler notre marche. Plus d'une fois, nous nous sommes contrariés nous-mêmes...

— ROUSSEAU : Nous mimes, vous et moi, dans notre manière d'écrire, la même liberté que dans notre manière d'être. Je la payai bien cher cette liberté... ».

(10) Sur ces questions voir l'ouvrage de M. Dréano, *op. cit.* pages 248-49 et 391.

(11) C'était aussi l'avis du Girondin Sébastien Mercier, qui célébrait, lui, Rousseau comme un père de la Révolution (voir son étude publiée en 1791 : *De J.-J. Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*).

Ainsi, pour l'opinion éclairée du 18^e siècle, plus fort que tous les malentendus, malgré eux-mêmes et leurs panégyristes, c'est l'esprit de liberté qui réunit Rousseau et Montaigne. Politiquement ils sont dans le même camp, celui de l'avenir. Ils le demeureront pendant la Révolution, au moins jusqu'à la chute de la Gironde. Témoin, entre beaucoup d'autres, Madame Roland, qui, non contente de Plutarque pour maître et de Rousseau pour bréviaire, avait choisi Montaigne pour ami - et regrettait encore, enfermée à Ste-Pélagie, de n'avoir pas le temps de le relire¹².

Après la Révolution, la comparaison entre Montaigne et Rousseau continue de servir à des fins polémiques. Mais ils sont désormais dans des camps adverses, Montaigne se montrant plus facilement « récupérable » par une bourgeoisie devenue conservatrice. Tandis que Voltaire se transforme en Monsieur Homais, on voit alors apparaître un Montaigne prudhommesque, égoïste frileux, conservateur indifférent, catholique sans foi, sceptique en tour d'ivoire : tout le contraire de ce dangereux fou nommé Rousseau.

Montaigne n'en est pas pour cela plus sympathique aux critiques de droite : Janin - Villemain - Veuillot - Nisard - etc. l'accablent pour sa tiédeur inquiétante qui continue de se dérober à toute prise ; mais il est abandonné par la gauche romantique que son scepticisme désespère : Lamartine stigmatise son « doute infernal », et Michelet voit dans les *Essais* un « Evangile de l'indifférence » au « goût nauséabond »¹³. Sainte-Beuve, dans une page célèbre, a bien tenté une réhabilitation de Montaigne, montrant en lui le précurseur de Pascal comme de Rousseau¹⁴, et enregistrant à sa manière ambiguë « cette contradiction ouverte entre notre conclusion » (pour Port-Royal) « et notre affection » (pour Montaigne)^{14 bis}. Mais ceux-mêmes qui à sa suite ont reconnu la richesse et la profondeur des *Essais* ont continué de dénier à Montaigne la sensibilité, l'élan et la générosité, et de l'opposer par là à Jean-Jacques le révolutionnaire.

Cette opposition, tacite ou avouée, n'a pas perdu de nos jours tout crédit, tant s'en faut. Naguère encore, dans les manuels scolaires, il était d'usage de déplorer la froideur et l'égoïsme de l'auteur des *Essais*, tout en opposant sa sagesse et son honnêteté aux sophismes délirants des *Confessions* ou à l'utopie totalitaire du *Contrat Social*. Et si aujourd'hui Rousseau ne passe plus pour un fou, ni Montaigne pour un lâche opportuniste, c'est encore chez Montaigne le côté conservateur de son individualisme qui est mis en évidence, tandis qu'on exalte le

(12) *Mémoires* de Mme Roland, Paris, 1905, tome II, p. 190.

(13) Sur ces questions voir la thèse de Donald Frame : *Montaigne en France 1812 - 1852* (New-York, 1940).

(14) *Port-Royal* livre 3, édition Hachette tome II, p. 405 et 450.

(14 bis) *Ibid.* p. 443.

charme de son style « bergsonien » et son art de jouer avec les apparences. Montaigne, dit-on, refuse tous les systèmes, et la plupart de nos « fois » modernes : la médecine, la science, le progrès, l'efficacité des révolutions... Son originalité tolérante lui fait ainsi beaucoup d'amis, et « si peu d'ennemis que c'en est inquiétant »¹⁵.

Quant à Rousseau, il croyait trop aux systèmes au contraire, il raisonnait jusqu'à déraisonner, il était utopique et incohérent. Mais il écrivait avec tant de flamme, il savait si bien bercer nos songes...

C'est ainsi que depuis le 20^e siècle le sceptique accommodant et l'utopiste passionné, opposés par leur philosophie, ne se rejoignent plus qu'en littérature - ce qui est une subtile façon de les détruire l'un par l'autre tandis qu'on les proclame à l'envi grands écrivains, poètes en prose, et merveilleux miroirs du cœur humain.

Pour sortir de cette impasse nous nous référerons à George Sand, qui dans une lettre à Guillaume Guizot du 12 juillet 1868, posait la question des rapports Rousseau - Montaigne en des termes tout différents : Y a-t-il compatibilité, voire continuité, entre le message de Montaigne et celui de Rousseau ; peut-on, doit-on, être à la fois le disciple de l'un et de l'autre ? Guizot, qui préparait alors un *Montaigne*, et disait l'admirer bien fort, mais ne pouvoir l'aimer, répondait NON.

Il admettait bien que les *Essais* avaient servi d'arsenal aux philosophes du 18^e siècle¹⁶, mais aujourd'hui, disait-il, Montaigne n'enseigne plus que le conformisme : « Ne permet-il pas tout ? N'excuse-t-il pas tout ? Laisse-t-il à ceux qu'il pénètre de son esprit une seule raison de dire Non à qui que ce soit, à quoi que ce soit ? »¹⁷. Et comment pourrait-on comparer au « Jean-Baptiste de la Révolution française »¹⁸ un humaniste qui a « passé la St-Barthélemy sous silence ? »¹⁹.

Voici la réponse de George Sand :

« (...) On peut, on doit aimer les contraires quand les contraires sont grands. On peut être l'élève pieux de Jean-Jacques, on doit être l'ami respectueux de Montaigne. Rousseau est un réhabilité, Montaigne est un pur (...). Sa conscience est si nette, sa raison si droite, son examen si sincère, qu'il peut se passer des grands élans de Jean-Jacques (...). En parlant de lui-même, en s'observant, en se peignant, en livrant son secret, il enseignait tout aussi utilement que les philosophes enthousiastes et les moralistes émus.

(15) Voir D. Frame : *Montaigne's Essais*, p. 103.

(16) « Montaigne avait comme une collection d'armes ramassées sur tous les champs de bataille de son siècle. La grande émeute du 18^e siècle fit irruption dans ce cabinet d'un curieux et y retrouva tout un arsenal qui avait à peine besoin d'être fourbi à neuf ».

(G. Guizot : *Montaigne*, Hachette 1899, p. 206).

(17) *Ibid.* p. 127.

(18) L'expression désigne Rousseau. *Ibid.* p. 206.

(19) *Ibid.* p. 210.

Je ne vois pas d'antithèse réelle entre ces deux grands esprits. Je vois au contraire un heureux rapprochement à tenter, et des points de contact bien remarquables, non dans leurs méthodes, mais dans leurs résultantes. Il est bon d'avoir ces deux maîtres (...). J'ose me persuader que le couronnement d'un beau et sérieux travail sur Montaigne serait précisément, Monsieur (...) un parallèle à établir entre ces deux points extrêmes : le socialisme de Jean-Jacques Rousseau et l'individualisme de Montaigne. Soyez le trait d'union ; car il y a là deux grandes causes à concilier. La vérité est au milieu, à coup sûr ; mais vous savez mieux que moi qu'elle ne peut supprimer ni l'un ni l'autre.

Pardon de mon griffonnage, etc. »²⁰.

Voilà notre programme tracé.

(20) George Sand : *Correspondance* en 6 volumes. C. Lévy 1882-84. tome 5, p. 268-270.

- La Profession de foi du Vicaire Savoyard	110
- Le livre V	115
- Conclusion	120
CHAPITRE V : ECRIRE SUR SOI. LE MOI EXEMPLAIRE.	
AVANT-PROPOS : Les reniements officiels	125
1^{re} PARTIE. LES INTENTIONS RIVALES : ROUSSEAU EMULE DE MONTAIGNE.	
- Les projets d'autoportrait	127
- Les motivations profondes	129
- Les itinéraires de la peinture du Moi	132
- Montaigne et les préfaces des <i>Confessions</i>	139
2^e PARTIE. LES REMINISCENCES VISIBLES : LES TRACES DE MONTAIGNE DANS LES ECRITS AUTOBIOGRAPHIQUES DE ROUSSEAU.	
- Les <i>Confessions</i>	142
- Les <i>Dialogues</i>	143
- Les <i>Rêveries</i>	147
3^e PARTIE. LES CONCORDANCES PROFONDES OU CE MOI QUI S'ECRIT.	
- Le Moi tel qu'il se sent : les rapports avec soi-même	156
- Le Moi tel qu'il se montre : les rapports avec autrui	161
- Le Moi tel qu'il s'exprime : la nature et l'art	168
- Conclusion	182
CONCLUSION GENERALE : L'héritage de Montaigne, ou Montaigne au miroir de Rousseau	
	187
BIBLIOGRAPHIE	
	193



ACHEVE D'IMPRIMER PAR
 LES PRESSES DU PALAIS-ROYAL
 65, RUE SAINTE-ANNE, PARIS
 4^e TRIMESTRE 1980
 DEPOT LEGAL 7484

Groupement Economique France Gutenberg

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

